

## Jonas, ou la résurrection manquée

Je vais vous parler aujourd'hui du livre de Jonas. Dans la Bible, il fait partie de la section dite des « Petits Prophètes ». D'un point de vue hébraïque, il appartient au genre littéraire de la *hagada*, « narration édifiante ou morale, présentant sous une forme humoristique et plaisante un enseignement » : ces apologues (fables) sont très fréquents dans la littérature rabbinique. – Je rappelle que l'âme religieuse juive est partagée entre le respect pratique des commandements (*halakha*) et la tradition du commentaire narratif qui éclaire le premier pôle en le contextualisant par la fiction (*hagada*). D'un côté on étudie abstraitement et généralement ce qu'il faut faire, et de l'autre on le justifie en imaginant des récits, des mises en scène où on illustre ce qu'il faut faire. C'est très pédagogique comme méthode.

### L'histoire

Jonas reçoit une parole : « Debout, va à Ninive et crie contre elle ». C'est un appel, une vocation (*vocare* : appeler). Sans qu'il soit fait mention d'un quelconque motif de sa part, on lit qu'il s'enfuit à l'extrême opposé de Ninive, à Tarsis (le détroit de Gibraltar, ou « Colonnes d'Hercule »). À Joppé (Jaffa), il monte dans un bateau, dans le ventre duquel il s'endort. La tempête suscitée par le Seigneur ne le réveille pas et ne l'émeut pas apparemment. Aux matelots, qui font évidemment le lien (très ancien) entre malheur (la tempête) et culpabilité, il dit qu'on le jette à la mer. Cela fait, la tempête s'apaise.



Le Seigneur suscite un grand poisson pour avaler Jonas, qui reste trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson. Jonas prie le Seigneur de le faire sortir du ventre du poisson, en un psaume qui n'est qu'un *centon* (« patchwork », « amalgame », « pot pourri ») dont les divers éléments sont empruntés pour la plupart à la littérature hymnique. Par exemple il y a un recopiage du Psaume 16, v. 10 : « Car tu ne peux abandonner mon âme au shéol, tu ne peux laisser ton fidèle voir la fosse ».

Le poisson vomit Jonas sur la terre sèche. À nouveau, appel du Seigneur, vocation. Cette fois-ci Jonas fait sa proclamation, et les Ninivites se repentent.

Coup de théâtre : Jonas n'est pas content. Là se place le passage essentiel :

4/1 Cela fut très mal pris par Jonas qui se fâcha.

2 Il pria et dit : 'Ah ! Seigneur, n'est-ce pas ce que je disais quand j'étais encore dans mon pays ? C'est ce que je voulais prévenir en fuyant à Tarsis. Car je savais que tu es un Dieu qui fais grâce et qui es compatissant, lent à la colère et riche en bienveillance, et qui regrettes le mal.

3 Maintenant, Seigneur, prends-moi donc la vie, car la mort m'est préférable à la vie.'

4 Le Seigneur répondit : 'Fais-tu bien de te fâcher ?'

Jonas veut tout de même « voir ce qui va arriver ». Suit alors l'épisode de la cabane et du ricin providentiel, puis du ver néfaste. Vous le connaissez sans doute. Vous savez que le ricin, qu'on voit en nos contrées, a de larges feuilles palmées, qui peuvent servir de parasol. Ici je dis « ricin », mais la Septante a : « coloquinte », et la Vulgate : « lierre », *hedera*. Prudemment, les juifs traduisent souvent par « arbrisseau ». La parole de Dieu, vous le voyez, n'est pas sûre, et les botanistes voudraient ici plus de précision... Je garde tout de même le ricin. Jonas est heureux de ce ricin, dont il a bénéficié, mais malheureux de sa mort soudaine : il oublie vite ce qui lui est donné, pour ne se fixer que sur ce qui le contrarie. Et il reste entêté jusqu'à la fin :

4/8 Au lever du soleil, Dieu fit intervenir un vent d'est étouffant, et le soleil s'attaqua à la tête de Jonas, au point qu'il tomba en défaillance. Il demanda la mort et dit : 'La mort m'est préférable à la vie.'  
9 Dieu dit à Jonas : 'Fais-tu bien de te fâcher à cause du ricin ?' Il répondit : 'Je fais bien de me fâcher jusqu'à la mort.'  
10 Et le Seigneur dit : 'Toi tu as pitié du ricin qui ne t'a coûté aucune peine et que tu n'as pas fait grandir, qui est né dans une nuit et qui a péri dans une nuit,  
11 Et moi, je n'aurais pas pitié de Ninive, la grande ville, dans laquelle se trouvent plus de cent vingt mille êtres humains qui ne savent pas distinguer leur droite de leur gauche, et des bêtes en grand nombre !'

## Ce qu'on en dit habituellement

Le monde chrétien s'est plu à voir dans Jonas jeté à la mer la « figure » ou la préfiguration de l'ensevelissement de Jésus, et dans Jonas vomé sur la terre sèche par le gros poisson la « figure » ou la préfiguration de sa résurrection. L'iconographie là-dessus est très fournie.

Le texte évangélique lui-même, il est vrai, y invitait explicitement :

Matthieu 12/38 Alors quelques-uns des scribes et des Pharisiens prirent la parole et dirent : 'Maître, nous voudrions voir un signe de ta part.'

39 Il leur répondit : 'Une génération mauvaise et adultère recherche un signe, il ne lui sera donné d'autre signe que celui du prophète Jonas.'

40 Car, de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du grand poisson, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.'

41 Les hommes de Ninive se dresseront lors du jugement, avec cette génération et la condamneront, parce qu'ils se sont repentis à la prédication de Jonas, et voici qu'il y a ici plus que Jonas.'

Luc 11/29 Comme le peuple s'amassait en foule, il se mit à dire : 'Cette génération est une génération mauvaise ; elle cherche un signe ; il ne lui sera donné d'autre signe que celui de Jonas.'

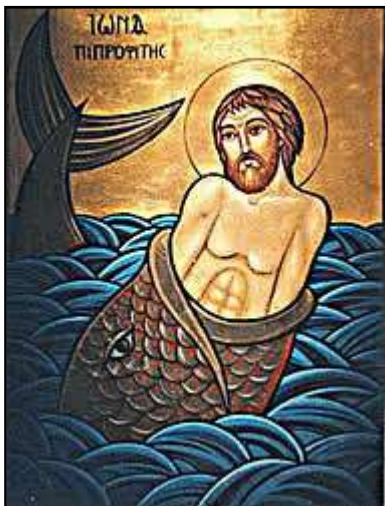
30 Car, de même que Jonas fut un signe pour les Ninivites, de même le Fils de l'homme en sera un pour cette génération.'

Ce qui a frappé les esprits a été le chapitre 2 de l'histoire (engloutissement et délivrance). On y a vu naturellement un « signe ». Dans le grec de l'évangile ce mot (*sèmeion*) désigne un miracle. La crédulité est humaine, généralement répandue. Faut-il toujours la condamner ?

Mais je voudrais ici laisser cette « histoire » où elle est, et jouer résolument *le texte contre l'histoire*. Il faut toujours le faire quand on médite sur tel ou tel passage, et revenir au texte, tout le texte et rien que lui, face à ce qu'on a pu en dire ensuite, et qu'on répète machinalement. Or il me semble qu'à trop se focaliser sur le chapitre 2, on oublie le début et la fin du récit : choisir un épisode est passer bien vite sur tout le reste. Et je voudrais montrer qu'au lieu d'une histoire de *résurrection réussie*, on est en présence d'une *résurrection manquée*.

## Mon commentaire

Le début est une invitation faite à Jonas de *se dresser*. On traduit : « Debout, etc. ». Mais en fait le texte porte littéralement : « Lève-toi », ou « Dresse-toi ». La Septante a *Anastèthi*, la Vulgate *Surge*. Ce sont les mots mêmes qui indiquent une surrection, ou une résurrection : en grec, *anastasis*, en latin, *resurrectio*. Or que fait Jonas ? Cette « surrection » ou cette « résurrection », il n'en veut pas. Il descend au contraire dans le ventre du bateau, et il s'endort. En termes de psychologie des profondeurs, il se blottit au fond de la Matrice, replié sur lui-même, voulant rester sourd à la parole invitante et séparante du Père, qui lui indiquait pourtant de s'ouvrir vers les autres. L'engloutissement au sein du poisson ne fera que poursuivre le même mouvement.



Les mots mêmes sont explicites. Dans le grec de la Septante, Jonas descend dans la matrice-utérus du bateau (*eis tèn koilèn*). Et quand il est dans le « ventre » du poisson, le mot en réalité est quasiment le même : *en tè koilia tou kètous*.

(voir en français : « cœliaque, cœlioscopie »). À la fin, sortant du poisson, il est arraché à l'utérus du poisson : *ek tès koilias*. La Vulgate a ici : *de utero piscis*. Les traductions ordinaires par « ventre » sont approximatives ou triviales, et ne saisissent pas en tout cas le sens profond, symbolique, du texte. Ce n'est pas d'une dévoration-digestion qu'il s'agit, mais bel et bien d'un retour à la matrice, à la vie pré ou anténatale. Et ce retour est un désir de mort.

Dans le passage de 2/2, où la matrice, d'où l'on vient, est explicitement associée à la mort, vers laquelle certes on va (inéluçtablement), mais aussi hélas vers laquelle on tend bien souvent (névrotiquement), Jonas dit : « Dans ma détresse, j'ai invoqué le Seigneur, et il m'a répondu ; depuis la matrice de la mort j'ai appelé au secours, et tu as éçouté ma voix... ». L'expression hébraïque *beten sheol* signifie littéralement cela : « la matrice de la mort ». La Septante a : *ek koilias hadou*, la Vulgate *a ventre inferni*. Dans les deux cas cela peut être traduit par : « du ventre de l'enfer ». Y sent-on encore que l'enfer est « gros » de toutes nos morts ? Je ne sais. En tout cas la traduction Segond fait tout disparaître, en euphémisant et en intellectualisant : « Du sein du séjour des morts... ». C'est comme au « Grand Siècle » : on dirait du La Fontaine, ou du Racine...

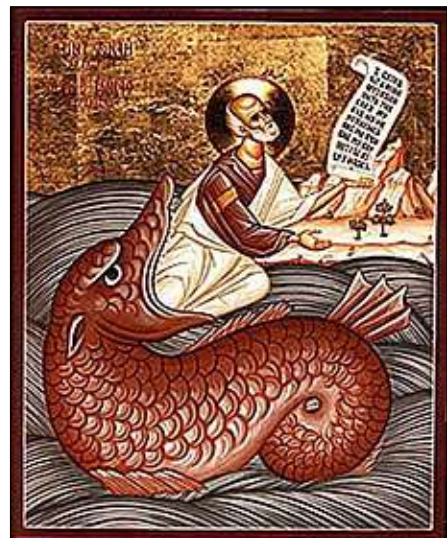
Si Jonas veut ainsi dormir-mourir, c'est qu'il pense que les Ninivites sont tellement corrompus qu'ils ne méritent pas le pardon. Il veut éviter qu'une chance leur soit donnée de se repentir. Il se renferme dans sa certitude : « J'ai raison, rien à attendre de ces gens-là, pas la peine de faire des efforts pour eux, etc. ». Même s'il n'est pas positivement heureux, il cherche dans le sommeil un refuge et un oubli, comme sous ces gens souffrants, psychorigides, qui n'en peuvent plus de voir « la racaille » dans les rues, et courent s'enfermer chez eux, barricadés dans leur immeuble, protégés par leur digicode, pour enfin « dormir »... – Voir ici : [Fascisme et désir de mort](#), et [Genèse d'un fasciste](#).

Sans doute Jonas souffre-t-il, est-il *déprimé*. Je tire ce mot de la Vulgate, où le pilote du bateau dit lui-même : *Quid tu sopore deprimeris, surge...* (« Pourquoi te ressers-tu dans le sommeil ? Lève-toi... »). *Deprimere* en latin a donné *dépression* en français. Autrement dit : « Élargis-toi, fais ta résurrection, dresse-toi donc (Septante : *anasta*) ». Ou encore : « Guéris-toi de ta névrose et de ta psychorigidité... ». Plus loin, en 2/7, il est question d'une âme « à l'étroit », ou comme on dirait aujourd'hui « coincée », qui doit être « élargie », ou libérée (comme quand on dit qu'on « élargit » un prisonnier...). Toujours dans la Vulgate, le mot est *angusta*, qui a donné en français *angoisse*...

Mais Jonas ne tient pas compte de tout cela. Au lieu de quoi, il dit : « Jetez-moi à la mer ». C'est ce qu'il veut le plus profondément : après dormir, mourir. Et si c'était la même chose : *To die, to sleep*, dit Hamlet...

L'engloutissement de Jonas n'est donc pas un châçtiment venant de l'extérieur, c'est ce qu'il veut secrètement, au plus profond de lui-même. Et le psaume qui suit, *centon* totalement conventionnel comme j'ai dit, est manifestement interpolé ou artificiel, puisque la suite et la fin du récit prouvent que Jonas n'est en aucune façon fidèle aux paroles demandant une « libération » qu'en cet endroit il est censé prononcer (ou alors il est amnésique, ou hypocrite, au choix !).

Mais en milieu chrétien on a pu voir dans le Psaume 16/10, repris en Jonas 2/7 : « Car tu ne peux abandonner mon âme au shéol, tu ne peux laisser ton fidèle voir la fosse », non pas le symbole, toujours possible, d'une guérison de l'âme, l'arrachement à une stagnation ou stase psychologique, mais une préfiguration littérale de la résurrection du corps. C'est à une lecture littérale de ce type de texte que procède Paul, le fondateur de ce christianisme-là : « Il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, *selon les Écritures* » (1 Corinthiens 15/4). Et ainsi le Credo de Nicée, qui résumera tout cela en dogme, parlera de la résurrection des morts, *anastasis nekrôn*. Naturellement alors on a vu



désormais dans la fin du chapitre 2 de Jonas l'image d'une résurrection physique *littérale*. C'est sans doute bien humain : on préfère être ébloui par le miracle qu'éclairé par le symbole.

Les juifs au contraire voient dans l'histoire de Jonas, non pas (et on peut s'en douter) l'histoire d'une résurrection physique, mais une fable sur les limites du calcul humain et la nécessité d'« ouvrir l'âme » aux scénarios imprévisibles. On lit le livre de Jonas à la Synagogue le jour du Grand Pardon (*Yom Kippour*).

Mais quand dans cette histoire le détail (littéral) efface l'ensemble (symbolique), alors on a bien oublié la fin du récit. Buté, têtu, obstiné, Jonas constamment *affirme*, alors que Dieu *interroge* : « Fais-tu bien de t'irriter ? » – « Oui, j'ai raison, je fais bien... ». Tout lui est dû, à commencer par le ricin, et rien aux autres. J'ai parlé de stase souffrante, je pourrais aussi bien parler de *paranoïa*. En fait ce qui lui manque est la *metanoïa*, la conversion, le retournement (*conversio*) de l'être, ce point crucial où il abandonne toute centralité pour s'ouvrir aux autres, envisager de nouveaux scénarios, sortir de la ratiocination et du ressassement des certitudes, pour s'ouvrir à l'inconnu, au non encore soupçonné, matérialisé ici par ce qu'on pourrait appeler *l'injustice du pardon*. C'est bien vrai, le pardon est injuste, le calcul humain, le *logos* épris de proportion et de régularité (*ratio* et *proportio*) y sont totalement détruits. Mais à maintenir la condamnation, on ne fait jamais rien progresser, on n'ouvre pas de portes, tout est verrouillé, chez soi et en soi. Et puis, même si le pardon est injuste, il faut s'essayer à l'intelligence de l'incompréhensible, dire alors qu'y a dans la vie quelque chose de plus important que la justice même, c'est l'amour qui yeux fermés, même ne saisissant rien, accepte le « lâcher-prise », le saut dans l'inconnu.



Peut-être aura-t-il manqué à Jonas d'écouter l'enfant qui est en lui, l'enfant origine et « source » (ce mot vient de *surgere*, d'où « résurrection »), comme par exemple Gepetto a été aidé dans le ventre du gros poisson par Pinocchio, dans le conte de Collodi (qui sur ce point démarque Jonas), pour assumer sa progression et vaincre son désir de régression. On est bien et « confortable » dans la Matrice, mais il faut en sortir... Voyez là-dessus aussi le « blottissement » de Robinson dans la caverne de son île, dans le récit de Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* – et aussi le dernier chapitre de ma [Source intérieure](#), Golias, 2008.

Quand le Seigneur enfin représente à Jonas la disproportion qu'il y a à survaloriser son petit ego, et à oublier complètement les autres (y compris les animaux de Ninive, quel humour souriant dans cette fin, alors que Jonas, lui, n'en a aucun !), on ne sait comment Jonas réagira, puisque le récit s'achève alors. Restera-t-il bien à part des autres, blotti dans sa hutte ? Continuera-t-il à s'obstiner ? « Prends ma vie, car la mort m'est préférable à la vie ! ». Plaignons-le, alors, de ne pas faire parler en lui les forces de vie contre celles de mort, *eros* contre *thanatos*. Peut-être changera-t-il enfin ? Alors il faudrait mettre un point d'interrogation à mon idée de *résurrection manquée*...

... Il y en a une en tout cas de réussie : c'est celle de l'enfant prodigue dans l'admirable parabole de Luc. « Ayant tout gaspillé, il se dit : 'Je me dresserai (me lèverai) et j'irai vers mon père et lui dirai, etc.' » (15/18). En grec : *anastas poreusomai*, en latin : *surgam et ibo*... On le voit d'après les mots mêmes, c'est là une magnifique *résurrection spirituelle* ; et la posture repliée et bloquée de Jonas réapparaît au contraire dans l'attitude du frère, qui se met en colère, et n'admet pas lui non plus l'injustice du pardon. Âmes fermées, méprisantes des autres : « Ton fils que voici », dit-il au père (il ne dit même pas : « mon frère... »)... Or le fils prodigue étant passé de la mort à la vie (15/32), tout le monde ici devrait être content – sauf peut-être le veau gras qui, lui, est passé de vie à trépas...

Mais ces attitudes de repliement sur soi et d'hostilité au nouveau (« néophobie ») sont en grand nombre, on le voit tous les jours. En fait, elles sont en nous-mêmes. Jonas comme le frère de l'enfant prodigue sont des parties de nous-mêmes. Et maintenant je voudrais terminer sur deux remarques.

## Deux conclusions

D'abord on ne gagne rien à diaboliser les tentations et les postures « psychorigides », puisqu'elles sont en nous. Jonas à se replier constamment et à souffrir peut devenir ce qu'on appelle aujourd'hui un *fasciste* : pas de pitié pour la « racaille », et vivement un « bon coup de balai » ! Et même s'il « réagissait », s'il cessait d'être passif pour passer à l'action, il pourrait se transformer en ange exterminateur, et vouloir remplacer lui-même un dieu qu'il juge trop clément. On voit cela dans la figure du *Capitaine Nemo*, isolé et désocialisé, comme Jonas dans le ventre de son poisson, dans son sous-marin le *Nautilus* (dans *Vingt mille lieues sous les mers*, de Jules Verne) ; dans celle du capitaine Achab, héros de *Moby Dick* de Melville ; ou encore dans des films comme *Taxi driver*, ou *Seven*, ou *Fight Club*. Ces souffrances dans le premier cas, et les bouffées délirantes qui s'y ajoutent dans le second, il faut les comprendre, je ne dis pas évidemment les excuser, puisque tout cela est en nous-mêmes.

Des pulsions fascisantes, chacun en a. On dresse son chien, quand ce n'est pas sa femme ou ses enfants. Déclarations vertueuses, pétitions et manifestations, défilés et banderoles ne suffisent jamais, il faut s'auto-examiner : l'humain se gagne, et à quel prix souvent, par la domination de la barbarie et de la bestialité *en soi*. Anathématiser verbalement le fascisme ne sert à rien. Dire des électeurs d'extrême droite qu'ils sont des « salauds » est un slogan démagogique. Il faut au moins distinguer les souffrants de ceux qui les manipulent. Certes il faut s'indigner, mais beaucoup d'indignations sont très sélectives, et fort oubliées de soi...

En second lieu, je voudrais prévenir un malentendu. Quand je parle de résurrection *spirituelle*, je suis bien conscient que je peux choquer ceux qui croient à la résurrection *littérale*. Je les prie du fond du cœur de ne pas m'en vouloir. Au reste l'Église catholique, dont je viens, parle il me semble dans sa liturgie de « ceux qui se sont endormis dans l'espérance de la résurrection ». Évidemment une espérance n'est pas une certitude. En outre, il semble bien qu'il faut « laisser les morts enterrer les morts » (Luc 9/60). Mais en littéraire je préfère ici laisser la place à un poète (Paul Fort) :

Il nous faut nous aimer sur terre, il nous faut nous aimer vivants...

Je vous remercie.

**Michel Théron**

*Prédication prononcée au Temple réformé de Marsillargues (Hérault), le 9 février 2003*

### **Bibliographie :**

Erich Fromm, *Le langage oublié*, Petite Bibliothèque Payot, 1989 : sur le « blottissement » de Jonas et sa signification.

Henri Meschonnic, *Jona et le signifiant errant*, NRF Gallimard, « Le Chemin », 1981.

Wilhelm Reich, *Psychologie de masse du fascisme*, Petite Bibliothèque Payot, 1979 : sur le rapport entre fascisme et « instinct de mort ».